«Intervalles» interroge la place des sculptures dans l'espace urbain

La Neuveville La revue culturelle du Jura bernois et de Bienne a présenté, ce samedi 30 août, son dernier numéro consacré à Max Pfänder, le sculpteur dont certaines œuvres sont à redécouvrir au bord du lac notamment.

Florence Veya

Elle est assise dans la salle du Musée d'art et d'histoire de La Neuveville où les orateurs du jour, dont la conservatrice Sandrine Girardier, vont s'exprimer. Jacqueline Pfänder n'est autre que l'une des belles-filles de Max Pfänder, l'artiste auquel la revue culturelle du Jura bernois et de Bienne «Intervalles» a consacré son 132e numéro. Comme plusieurs autres membres de sa famille, toutes générations confondues, elle est venue du Tessin pour assister, ce samedi, à la présentation de la revue en question.

Cette dernière pose son regard sur les sculptures ornant l'espace public à La Neuveville, Bienne et Malleray pour l'essentiel, mais également à Berne, Saint-Gall, Winterthour et même Arcegno, au Tessin. Co-autrices de ce numéro, deux historiennes de l'art mènent deux réflexions distinctes. Seraina Peer sur la place de l'art dans l'espace public en sa qualité d'ornement ou de mobilier urbain, et Lyla Vaucher-de-la-Croix sur l'approche du nu féminin, évident ou ambigu, mais assurément prépondérant dans l'œuvre de Max Pfänder.

Présentation du nouvel ouvrage consacré à Max Pfänder. Les deux auteures: Lyla Vaucher-de-la-Croix à gauche et Seraina Peer. Thierry Porrée

> Certaines sculptures sont là depuis près d'une septantaine d'années et nous nous y sommes tellement habitués que nous ne les remarquons même plus.
>
> **Sandrine Girardier**
> Conservatrice du Musée d'art et d'histoire de La Neuveville

Un regard sur les dommages

Seraina Peer s'interroge: «Comment faire face aux dommages lorsqu'une sculpture a été attaquée ou subit simplement l'usure du temps? Comment conserver le souvenir des sculptures ou juste agir afin qu'elles se fassent discrètes au point de frôler l'inexistence?» «Certaines sculptures sont là depuis près d'une septantaine d'années et nous y sommes tellement habitués que nous ne les remarquons même plus», constate Sandrine Girardier.

La directrice des collections cite en exemple les bronzes mettant en exergue le nu féminin avec, en l'occurrence, les deux femmes portant des raisins. Allusion faite à une œuvre érigée sur le quai Möckli de La Neuveville. «A force de passer devant, les gens finissent par ne plus les remarquer.»

Et Jean-Christophe Méroz, président du comité de la revue «Intervalles», de renchérir en soulignant l'importance de la relation existant entre le passant et les sculptures. En abordant le nu féminin dans l'œuvre du sculpteur-marbrier, Lyla Vaucher-de-la-Croix, pour sa part, pose d'emblée les jalons en citant l'historien de l'art anglais Kenneth Clark. «Le nu n'est pas un sujet, mais une forme d'art.» A partir de là, la co-autrice remonte jusqu'à la Grèce antique en prenant «le nu en héritage».

L'art pour cadeau

Un seul artiste, initialement tailleur de pierre, deux approches différentes. Alors quelle vision porte sur lui la fringante octogénaire, Jacqueline Pfänder? Cette originaire du Jura bernois qui a sillonné le monde n'hésite pas une seule seconde.

«Mon beau-père m'a offert comme cadeau d'anniversaire une petite statue en plâtre, une de celles avec lesquelles on coule le bronze. Pour moi, née dans une famille où l'art était inexistant, ça m'y a ouvert. Avec mon mari, nous avons fini par visiter des musées dans le monde entier. Cette passion- là, je la dois à la famille Pfänder», sourit celle qui s'est, à l'époque, installée au Tessin, car son mari y était l'unique chiropraticien, tandis que du bronze continuait de couler entre La Neuveville et l'Espagne où le sculpteur possédait une maison et où il est décédé en 1969.

250 pièces en héritage

Ce 132e numéro d'«Intervalles» a été publié en marge de l'actuelle exposition du musée, intitulée «Max Pfänder, du trait au bronze». Une exposition qui permet de cibler la vie et le travail de de cet artiste d'origine allemande.

Quelque 250 pièces en terre-cuite, plâtre et bronze, de même que des milliers de dessins, documents et photographies y sont à découvrir. Le Musée d'art et d'histoire en est devenu dépositaire en 2023. Les pièces, pour l'essentiel, se trouvaient dans l'antre de La Combe. Ce domaine perché sur les hauts de La Neuveville où l'artiste s'était établi et qui est toujours entre les mains de la famille.

Le Mazik Festival tourne au vinaigre puis se réinvente

Courtelary En raison d'un gros désaccord entre organisateurs, rien ne s'est passé comme prévu pour la première édition dans le Vallon de la manifestation biennoise.

Salomé Di Nuccio
Texte et photo

Il devait y avoir des initiations au jonglage, des ateliers de graffiti et un circuit de parkour, entre autres, parmi une flopée d'activités ludiques et expériences gastronomiques. Or cet attractif programme, annoncé entre samedi et dimanche à la salle communale de Courtelary, a soudainement tourné au vinaigre. En raison d'un gros désaccord entre les porteurs du projet, la tenue du Mazik Festival est restée incertaine jusqu'à vendredi soir. Soit une demi-journée avant son ouverture prévue le matin suivant, à 10h, pour finalement se réinventer aux environs de 16h.

Après deux éditions à succès à La Coupole, à Bienne, le Mazik Festival devait déployer, ce week-end, une batterie d'attractions du côté du Vallon, et sous la conduite bicéphale de la Mazik'Asso et d'Art-Terre Connexion. Deux structures basées respectivement à Bienne et à Courtelary, et dévolues chacune à promouvoir des événements fédérateurs auprès des populations de la région.

A l'intention notamment des familles, cette première mouture vallonnière avait pour but d'offrir deux journées de divertissements gratuits, jusqu'à ce que des dissensions entre parties démantèlent quasi l'entier de l'affiche. Chaque responsable évoquant une rupture de confiance. Le chargé de programmation ayant quitté le navire, la plupart des intervenants ont préféré se retirer. «Comme tout avait été organisé avec lui, je n'avais plus aucune idée de la manière dont serait géré ce festival, ni aucune garantie d'être rémunérée», réagit parmi d'autres Sabrina Anastasia. Attendue le samedi pour maquiller les enfants, la prestataire du Bas-Vallon a d'emblée posté une information sur les réseaux sociaux.

Aux environs de 16h, un danseur déguisé en vache a soudain détendu l'atmosphère.

Public plus curieux que déçu

Samedi après-midi, un petit public local a peu à peu rappliqué en éclaireur. «On habite dans le coin et la petite voulait venir voir ce qu'il se passe», tâtonne un papa. Visiblement plus curieux que déçus, père et fille ont été accueillis comme d'autres par la joyeuse équipe de Müller Foods, une entreprise sise à Berne réunissant cuisiniers, artistes et créateurs de contenus.

Au sein de la délégation artistique, le danseur Anya, déguisé en vache, a lancé d'emblée un atelier de danse hip-hop freestyle. «L'idée n'est pas de faire le pitre, mais de détendre l'atmosphère pour encourager toutes sortes de participants», explique l'animateur. Dans la cuisine de la salle communale, Nils est alors au taquet pour apprêter des spécialités signées Müller Foods, parmi lesquelles des gaufres garnies et des corn dogs, ces beignets sous forme de brochettes composées de saucisse et mozzarella.